

VERSION LATINE ET COURT THÈME

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

G. Bonnet, M. Mahé, J. Soler, J. Trinquier

Coefficient : 3 ; **Durée** : 5 heures

I VERSION

Les vingt-huit vers soumis cette année aux candidats relatent un épisode spectaculaire de l'*Enéide*, mettant aux prises Enée et ses compagnons avec un personnage fameux depuis l'*Odyssée* : le cyclope Polyphème. Les difficultés syntaxiques n'étaient pas la caractéristique d'une narration qui réclamait avant tout une bonne compréhension des enchaînements. Les candidats ont souvent été peu à l'aise et ce, pour deux raisons principales, tenant moins à la maîtrise du latin qu'à la timidité de rédaction et surtout à une paresse d'interprétation très dommageable. Le jury a ainsi souvent remarqué des imprécisions de vocabulaire, dues à un usage peu clairvoyant du Gaffiot. Les candidats ne s'interrogent pas assez sur la pertinence de ce qu'ils comprennent, puis écrivent : les Latins comme les autres auteurs, ont un vrai souci de vraisemblance, de cohérence interne et de réalisme. L'ignorance de la mythologie était aussi la source de maladroites : Polyphème a, dans beaucoup de copies, perdu *un* œil, comme s'il en avait jamais eu deux ! L'Etna, où résident les Cyclopes, est devenu, à la faveur d'un adjectif d'appartenance (v. 24) mal compris, un de ces monstres, voire Polyphème lui-même. Encore une fois, répétons que le recours au dictionnaire n'est pas la panacée car il est de vocation généraliste : tout traducteur a le devoir d'adapter le sens indiqué par Gaffiot à la version qu'il écrit, en exploitant sa propre maîtrise du vocabulaire français.

Poursuivons maintenant par des remarques de détail sur le texte.

De la première phrase, courant sur les quatre premiers vers (dont le fameux v. 4, et ses élisions métriques), on signalera un faux sens récurrent, donnant à *mole* le sens de " corps ", quand c'est la masse qui est ici en question. Faut-il en outre rappeler que *oues* (v. 5) était le sujet, même séparé de son épithète ? Il ne fallait pas être abusé par l'ordre des mots et en faire le complément d'objet direct de *comitantur* !

Les quatre vers suivants ont connu une fortune plus douloureuse : les temps verbaux en ont été malmenés (le parfait latin vaut aussi, contextuellement, notre passé antérieur !), mais rares, en tout cas, sont les copies à avoir osé un imparfait pour le *tinxit* latin (v. 11), parfait voulu par le cadre narratif. Il fallait bien encore associer (v. 10-11) *medium* à *aequor*, dont la traduction était délicate – il s'agit en fait de la mer au delà de la zone du ressac –, mais on était libre de considérer *inde* (v. 9) comme local ou temporel.

Le déplacement de l'intérêt sur les Troyens se faisait dans un vers 12 caractérisé par l'ordre inhabituel des mots, reflétant l'affolement des marins : la traduction devait faire un sort à chaque élément, et préférer sans doute une association de *inde* avec *fugam* " fuir cet endroit-là " au disgracieux attelage *inde procul*. On identifiait ensuite un ablatif absolu commençant avec *recepto* (v. 12) ; les deux lignes accompagnant le titre permettaient, pensait-on, d'expliquer le *merito* " à bon droit " qui évoquait le titre qu'avait le naufragé à la reconnaissance des Troyens. Le singulier *funem* (v. 13) appelait assez naturellement le pluriel des " amarres " : il s'agit là d'une question d'expression française, et non d'exactitude de traduction. Le vers 14, quant à lui, demandait une analyse rigoureuse et un peu de bon sens : *aequora*, forcément complément d'objet direct, complétait soit *uertimus*, soit *certantibus* ; or, ce dernier verbe est très rarement – et tardivement – transitif (cf. le dictionnaire), ce qui incitait à associer *aequora* au verbe conjugué, et donc à choisir un sens transitif de *uerto*: rares ont été les copies qui retrouvèrent l'image du labour, les Troyens retournant les flots comme un sol, " penchés en avant (*proni*) et faisant force de rames (ablatif de moyen avec participe épithète) ".

La phrase des vers 16-20 revenait au Cyclope, puis embrassait, par une amplification proprement épique, toute l'Italie. Après un *ubi* qu'il fallait plutôt comprendre comme logique, et non comme une conjonction de temps –, *potis* n'offrait qu'une apparence de difficulté au lecteur du *Gaffiot* qui pouvait le retrouver signalé avec cette référence comme équivalent de *potest* ; le gérondif sans préposition *sequendo* a une valeur univoque – rare pour l'ablatif – de manière, soit " en nous poursuivant ". La relative circonstancielle de moyen, introduite par *quo*, lequel reprenait *clamor*, se développait avec trois verbes conjugués, le second dissimulé par l'ellipse de l'auxiliaire du parfait passif d'*exterreo* (v. 19) : au reste, l'attention portée aux coordonnants révélait clairement la structure de la phrase : le *et* reliant les deux sujets du premier verbe (*pontus* et *omnes*) était suivi de deux *-que* : la variation est l'indice d'un décalage hiérarchique qui invitait à dissocier nettement d'*Italiae* la séquence commençant avec *curuisque*. Quant au groupe *curuis cauernis*, les " cavernes voûtées ", le jury a admis qu'on y voie un ablatif descriptif : " l'Etna aux c.v. ", plutôt qu'un complément circonstanciel de moyen, étant donné le sens vague du composé rare *immugire* – " gronder dans ", ou " gronder avec violence " ?

Dans le distique suivant (21-22), on devait résister à la tentation de faire trop tôt un sort au complément prépositionnel *e siluis*, et bien l'associer à *et montibus altis* comme complément du participe *excitum* " attiré ". Les compétences de navigation n'étant pas exigées des candidats, le jury a fermé les yeux sur la traduction paresseuse de *portus* par " ports ", au lieu qu'on attendait de plus frustes et probables " mouillages ". Dans la phrase suivante, *astantis*, dont la finale a dérouté bien des candidats, était le véritable support de *nequiquam* : ce regroupement était plus riche de sens (" dressés en vain ") que l'association avec *lumine toruo* " à l'œil menaçant ", et surtout, il épaulait ainsi un participe sinon un peu isolé ; il était donc préférable. La fin de cette évocation de la race des Cyclopes posait un problème d'analyse plus délicat, et bien peu nombreux sont les candidats qui ont songé à la bonne solution. Il fallait reconnaître ici une comparaison épique avec ellipse du verbe principal *sunt* : " tels sont " et déplacement du sujet (v. 26) dans la temporelle *cum constiterunt* ; *uertice celso* est alors un ablatif locatif sans préposition, chose courante en poésie, et le groupe *silua alta... Dianae* une

apposition au sujet, soit : “ tels sont, quand ils se dressent (parfait résultatif) sur un haut sommet, les chênes aériens et les cyprès porteurs de cônes, haute/profonde forêt de Jupiter ou bois sacré de Diane ”.

Non moins ardu, les deux derniers vers, où la morphologie archaïsante dissimulait encore les accusatifs *praecipites* (sc. *nos*) et *rudentes*. La rare construction de *agere* + infinitif n’était par ailleurs pas introuvable dans le *Gaffiot* : dès lors, il devenait possible de voir dans *praecipitis*, en l’air autrement, le sujet de la double infinitive *excitere et... intendere*, chacune disposant d’un complément d’objet propre avec *rudentes* et *uela*.

Le texte n’offrait de réelles difficultés de construction qu’à la fin ; encore n’étaient-elles pas insurmontables. Le genre du rapport est de relever les bévues et erreurs, mais des copies ont su triompher de presque tous les pièges du latin, et le jury s’en est réjoui. Cependant, plus rares ont été celles qui ont tiré de Virgile une page de français ferme, animée, ou du moins littérairement acceptable. Il y a là une réelle déficience, dont nous avons dit au commencement de ce rapport les effets sur l’élucidation du texte ; mais il ne faut pas oublier que la version, en latin comme avec toute autre langue étrangère, est aussi un exercice d’écriture en français. Conduire ses efforts dans les deux directions ne saurait qu’être profitable aux candidats futurs.

II COURT THÈME

Le texte proposé cette année était constitué de deux phrases complexes, qui donnaient l’occasion de montrer la maîtrise des notions de but et de conséquence, et de l’usage du réfléchi indirect. L’emploi du réfléchi était en effet le point discriminant : il fallait l’éviter dans la séquence relative de la première phrase : “ qui relève ou confirme... et rende ”. Le conseil donné au favori oublié est d’accomplir une démarche qui le pousse naturellement, *par voie de conséquence*, à une situation plus favorable pour lui : équivalant à des consécutives, ces relatives déterminatives (“ qui soit telle que ”) demandaient donc seulement le subjonctif. Au contraire, les complétives “ qu’on le plaigne... ” et “ qu’on en rejette ” de la seconde phrase étaient dans un rapport final avec le verbe principal, qui présentait le sujet clairement comme cause agissante, calculant de manière à devenir l’objet de la pitié publique. Nous insistons sur ces considérations logiques pour rappeler aux candidats qu’elles ont un effet syntaxique immédiat, et que donc l’expression syntaxique latine, loin d’être d’une subtilité gratuite et injustifiable, obéit à une logique que la réflexion sur le texte permet de retrouver : l’intention animant le favori devait orienter vers le réfléchi indirect, expression de sa propre personne dans le plan qu’il élabore. Les autres difficultés syntaxiques étaient mineures : doit-on parler de piège pour le “ et ne faire plus ” trop souvent rendu par *et* + négation ? Le jury s’est en tout cas montré tolérant envers les différentes solutions pour traduire “ qu’on le plaigne ”, acceptant dans le choix du verbe – *miseror* ou *misereor* – comme dans celui de la construction – accusatif ou génitif – toutes les solutions proposées par le *Gaffiot* pour la période “ classique ”.

Le vocabulaire, assez vague, permettait d’exploiter les connaissances lexicales acquises sans perdre de temps dans les dictionnaires de thèmes, souvent sources d’erreurs car mal consultés, ou dans

la hâte : “ ressource ” a ainsi été parfois judicieusement traduit par une relative où entrait *prosum* ou *proficio* ; “ caractère ” appelait *ingenium*, “ étoile ” *fortuna*, etc. Pour les mots moins usuels, le jury répète, après d’autres, qu’il est toujours préférable de recourir à une périphrase — procédé qui du reste ne heurte pas le génie de la langue latine – que d’utiliser un lexique “ non classique ”. A cet égard, le “ favori disgracié ” a été sanctionné dès lors que le latin proposait une paresseuse traduction littérale, parfaitement obscure en l’occurrence, quand il fallait d’abord expliciter le statut de favori, à l’aide d’une expression du type *regis carissimus amicus*. Pour finir, on rappellera que la confusion des degrés de l’adjectif – le superlatif apparaissant trop souvent pour “ une plus belle ressource ”, groupe qui commandait pourtant une proposition comparative – est une faute grave.

Comme toujours, et contrairement à l’image que certains en ont, le thème latin a permis de relever des prestations confuses en version ; comme toujours, il accentue la bonne qualité d’autres copies. La maîtrise des règles exposées dans toutes les grammaires scolaires est, avec celle d’un fonds de vocabulaire permettant de débrouiller l’exercice, le seul bagage requis.